

La mer est tout près

André Noël

Volume 38, numéro 2 (224), avril 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32388ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Noël, A. (1996). La mer est tout près. *Liberté*, 38(2), 4–12.

ANDRÉ NOËL*

LA MER EST TOUT PRÈS

La petite Fiat répondait bien à mes commandes. Je l'avais louée pour le week-end. Nous roulions sur le pont interminable qui enjambe la baie de Guanabara. Rosenda était assise à côté de moi et le fichu rayé qu'elle avait noué autour de sa tête claquait au vent. Les enfants bougeaient sans arrêt sur la banquette arrière. Ils passaient des genoux de Tania à ceux de Manoel et revenaient sur les genoux de Tania.

Tania chassait ses cheveux du revers de sa main, mais le vent tout de suite les rabattait sur son visage et elle devait recommencer. Je l'épiais dans le rétroviseur. Nos regards se croisaient parfois ; elle me dévisageait un court instant, puis scrutait la mer étale qui défilait de chaque côté de nous.

Des cargos, des pétroliers, des chalutiers étaient ancrés dans la baie. Seul un canot à moteur fendait l'eau noire au loin ; les vagues, courtes et miroitantes, se déroulaient derrière lui comme deux longs rubans.

Les roues de l'auto sautaient à chaque raccord du pont. Je roulais très vite et quand je rejoignais un camion, j'enfonçais encore l'accélérateur pour le doubler.

* André Noël est né à Montréal, en 1953. Il est journaliste au quotidien *La Presse* et a publié quelques nouvelles dans *La Barre du jour* et *Dérives*.

Après le pont, la route montait sur des collines dénudées et rocailleuses. Puis elle filait, toute droite, dans une prairie rase.

Des gens vendaient des fruits et des légumes sous des toits en auvent, soutenus par des piliers en bois. Iuri a réclamé à boire, j'ai garé l'auto à côté d'un apprentis. J'ai freiné un peu trop vite, si bien que les roues ont soulevé un nuage de poussière.

Une vieille femme à la peau ravinée se tenait immobile, les bras appuyés sur une planche vermoulue où elle avait empilé des mangues et des grenades. Mais il n'y avait rien à boire, pas même un peu d'eau. Manoel a coupé des grenades et pressé leur pulpe rouge au-dessus d'un bol en fer blanc. Le jus dégoulinait entre ses doigts, il a fait mine de vouloir les essuyer sur ma chemise.

— Viens, m'a-t-il dit tandis que Iuri et Iaraouete se disputaient le bol. J'ai quelque chose à te montrer.

Il a fourragé dans son sac et dévissé un flacon en plastique qui avait déjà contenu des médicaments contre la diarrhée.

— Sens-moi ça, a-t-il dit. Il n'y a que des fleurs.

L'odeur était riche et suave. Nous avons trotté sur un sentier caillouteux qui se perdait dans le champ sec, gorgé de lumière, et nous sommes accroupis derrière un monticule.

Manoel a déplié une feuille de cigarette sur une pierre plate. Il a pétri les fleurs d'une main experte dans la feuille translucide, puis a léché la languette de colle. Il a craqué une allumette. J'ai avalé la fumée et l'ai maintenue dans mes poumons, jusqu'à sentir son rayonnement dans tout mon corps.

Manoel observait des fourmis. Elles se frayaient un chemin entre les bouses de vaches, elles transportaient sur leur dos des brindilles plus grosses qu'elles. Il a jeté

un bout de bois en travers de leur convoi; elles ont reculé et l'ont contourné.

Je les ai observées moi aussi. Au bout d'un moment, j'en ai eu assez. Je me suis redressé. La silhouette floue de Tania se détachait sur la baraque sombre. Quand Iuri et Iaraouete eurent vidé la dernière goutte de jus, elle a tiré un mouchoir de son sac, l'a imbibé de salive et nettoyé leurs joues maculées. Rosenda arpentait le bas-côté de la route, en fumant elle aussi.

Je me suis mis à rouler très lentement. Les camions que j'avais doublés sur le pont me talonnaient. Un semi-remorque nous a frôlés dans un fracas terrible et a failli nous propulser dans un fossé.

L'odeur de l'essence et celle des champs bruns et secs, et aussi le reflet de Tania dans le rétroviseur et le fichu rayé de Rosenda, tout ça me troublait la vue.

Une ville a surgi à l'horizon. Rosenda a reproché à Manoel de m'avoir mal guidé: nous n'étions pas censés traverser cette ville. Et d'ailleurs, de quelle ville s'agissait-il? Ils ont examiné la carte tous les deux, mais n'ont pas réussi à s'entendre.

Les maisons semblaient avoir été soufflées par des bombes. Des murs s'étaient effondrés, et les détritres s'amoncelaient sur les tas de briques. Des boyaux d'animaux pourrissaient parmi les pelures de bananes et les vieux journaux. Des enfants jouaient entre des piles de cageots vides, tandis que les chiens grognaient autour d'une carcasse.

Nous avons stoppé dans un garage. Le pompiste avait un visage étique et gris. Ses lèvres tremblaient comme si j'avais braqué un revolver sur son nez lézardé. Tout me paraissait squelettique dans cette ville, les maisons, les chiens, les gens, et je n'avais qu'une hâte, me retrouver dans la campagne inondée de soleil.

Rosenda et Manoel se sont encore querellés à propos de la direction à suivre. J'ai obéi à leurs ordres contradictoires et bifurqué sur un chemin désert, bordé de fils de fer barbelés. Je devais zigzaguer entre les nids de poule, les anciennes rigoles et les ornières creusées par les poids lourds.

À cause d'un cauchemar, ou d'une crevasse que je n'avais pu éviter, Iaraouete s'est mis à hurler. Tania a essuyé son front ruisselant de sueur en tentant de le réconforter. Au même moment, une jeep de la police militaire, que je n'avais pas vue venir dans mon rétroviseur, s'est avancée à côté de nous. Un policier a sorti son bras et m'a fait signe d'arrêter.

— Manoel ! Jette-le ! a murmuré Tania.

Je voulais gagner du temps et continuais à rouler, tout en ralentissant comme si je voulais arrêter, mais la jeep s'est mise en travers de la route. J'ai dû appliquer les freins brusquement.

Trois policiers ont bondi sur le chemin de terre graveleuse et entouré la voiture. Manoel avait seulement pu glisser le flacon sous mon siège. Celui qui semblait être le chef – il ne portait pas de képi, contrairement aux deux autres – s'est approché de ma portière à tout petits pas.

La poussière ocre de la route jaillissait sous ses bottes de cuir verni, haut lacées autour de son pantalon aux plis impeccables. À chacune de ses respirations, sa chemise beige se tendait sur son ventre et les boutons menaçaient de sauter. Son crâne chauve, aurolé par une couronne de cheveux noirs et lustrés, étincelait sous la lumière crue du jour. Une moustache gommée, fine comme la tranche d'une lame de rasoir, longéait sa lèvre supérieure.

Il a posé sa main sur la vitre ouverte et m'a demandé mes papiers, d'une voix presque altérée et

très affable. Rosenda traduisait ses questions et mes réponses. Elle a insisté sur le fait que j'étais un avocat en mission. Il m'a demandé si j'aimais son pays et j'ai dit oui, beaucoup, en lui adressant un sourire chaleureux. Puis il nous a ordonné de sortir de la voiture.

Tania a amené les enfants sur les bords du fossé. Je me suis accroupi près d'elle. J'ai tiré le cœur d'un brin d'herbe hors de sa tige et me suis mis à le sucer, en essayant de voir la réalité telle qu'elle se présentait. C'était difficile.

Le chef du groupe farfouillait dans les bagages. Il parlait avec Manoel, tandis que les deux autres policiers se tenaient à l'écart, la main sur leur revolver. Rosenda les haranguait sur un ton hargneux, mais je ne comprenais rien. De toute façon, ils ne semblaient pas l'écouter.

— Qu'est-ce qui va se passer ? ai-je demandé.

— Eh bien, j'imagine qu'il va trouver ce qu'il ne doit pas trouver, a dit Tania.

— Et après ?

— Je ne sais pas.

— Je devrais peut-être lui offrir de l'argent.

Elle m'a jeté un regard lourd et méprisant.

— Bien sûr.

— Combien ?

— Attends. Laisse-leur demander. Ils nous ont arrêtés justement parce qu'ils t'ont vu.

— Quoi ?

— J'ai dit : ils t'ont vu et ils se sont dit qu'ils pourraient en profiter. Sinon, ils ne nous auraient jamais arrêtés.

— Bon Dieu, Tania, tout ça est ma faute.

— Ce qui est fait est fait.

— Je n'aurais jamais dû vous amener. Je n'aurais jamais dû vous demander de me montrer la mer.

— Ça suffit. Tais-toi maintenant.

Le chef humait le flacon ouvert. Il a éparpillé quelques fleurs dans sa large paume et invité les deux autres policiers à sentir leur arôme. Il a tourné lentement sa tête vers moi. Son sourire a laissé apparaître deux rangées irrégulières de dents jaunes. Rosenda a giflé Manoel.

Quelques minutes plus tôt, la campagne brûlante grésillait encore, mais soudain un étrange silence l'avait recouverte. Iaraouete avait cessé de soupirer, il examinait à son tour les fourmis, comme avait fait son oncle derrière la gargotte.

La voix violente du chef a claqué et m'a sorti de ma torpeur. Il a poussé Manoel vers la jeep.

Je me suis carré sur le siège et j'ai mis le contact. Rosenda tremblait. Son visage était livide. Elle a dit quelque chose. Tania lui a caressé les cheveux. Sa voix claire emplissait la voiture. Je la sentais flotter dans l'air, tinter contre mes tympanes et parvenir doucement à mon cerveau. Mais Rosenda tremblait toujours.

— Il n'y a pas de danger, maman, disait Tania. On va aller au poste. Paul va donner de l'argent. Tout va bien finir et tout à l'heure, on ira à la plage et on va se rafraîchir dans la mer. Ce sera très agréable.

— J'ai peur. Je ne veux pas qu'ils le battent.

— Ils ne le battront pas, maman. Paul va donner de l'argent. Tu vas donner de l'argent, n'est-ce pas Paul ?

La jeep roulait très lentement. Nous avons longé une ferme. Au loin, j'ai cru voir des femmes, assises par terre, sur le côté de la chaussée. Mais lorsque nous sommes arrivés à leur hauteur, je me suis aperçu de ma méprise. Il s'agissait d'arbustes rabougris. Leurs

branches avaient été blanchies par le soleil et par le sel de la mer, que l'on pouvait deviner seulement, à cause des odeurs, et je les avais prises pour des bras. Ce que je croyais être des souliers n'étaient que des pierres noires.

Je serrais la jeep de près, je ne laissais que quelques mètres entre nos pare-chocs. Parfois, la jeep ralentissait et roulait au rythme du pas d'un homme et je devais appuyer sur la pédale de frein, mais elle repartait aussitôt.

Le paysage devenait phosphorescent à force de se faire éclabousser par la blancheur du ciel. Les fossés et les talus se transformaient en banquises aveuglantes.

Au bout d'un moment, la jeep s'est arrêtée. Je suis passé au neutre. Rosenda a fait mine de sortir de la voiture, mais Manoel a surgi à côté d'elle avant qu'elle puisse ouvrir la portière.

— Ils me disent que tu ne m'as pas manqué avec ta gifle, maman, a-t-il dit en français.

— Qu'est-ce qu'ils veulent? Pourquoi arrêtent-ils? Pourquoi te laissent-ils descendre?

— Ça leur a enlevé le goût de me punir eux-mêmes. Je leur ai raconté que ce serait terrible quand tu en parlerais à papa. Je ne leur ai pas dit que tu ne vivais plus avec papa. Est-ce que je devrais leur dire que tu ne vis plus avec papa, maman?

— Combien demandent-ils?

Manoel m'a regardé. Parce qu'il se tenait à contre-jour, dans la portière, je voyais seulement briller ses dents blanches. Il souriait toujours.

— Les fleurs sont bonnes?

— Combien veulent-ils? ai-je demandé à mon tour.

— Cinquante dollars, mais je leur en offrirai trente.

J'ai trifouillé dans la poche de mon pantalon et déplié deux billets de vingt dollars et un de dix.

— Donne-leur ce qu'ils veulent, qu'on en finisse au plus vite, ai-je dit.

— Fais ce qu'il te dit, a ajouté Tania. L'argent n'est pas un problème pour lui.

Plus tard, on a aperçu la mer. Elle était tout près. Elle était plate comme un parking de supermarché.

Il y avait un casse-croûte sur la plage; quelques bouts de planches recouverts par un toit en feuilles de palmier jaunies et séchées. Je me suis installé sous un parasol et j'ai commandé de la bière. Tania s'est changée dans l'auto.

Un marchand traînait un sac de ballons; j'en ai acheté un et j'ai joué avec les enfants. On a mangé un poisson plein de sable, puis Tania et Rosenda se sont étendues sur leurs serviettes. Manoel a disparu derrière une rangée de roseaux. Les enfants ont attaqué des pirates imaginaires dans une chaloupe abandonnée.

Je me suis avachi sur une chaise en fermant les paupières. Je laissais mes cils filtrer les scintillements de la mer. Les rayons se brisaient en milliers d'éclats multicolores. Je les faisais danser sur mes pupilles; la plage, l'eau, le ciel et les gens se découpaient en petits morceaux rouges, jaunes et bleus avant de se fracasser sur le fond noir de mes yeux. Je tentais de les faire pénétrer le plus loin possible dans mon cerveau engourdi, de les retenir en moi, mais ils fuyaient sans cesse.

Je crois que j'ai dormi. J'ai sûrement dormi, car je me suis réveillé en sursaut. Quelqu'un, dans le casse-croûte, avait placé un disque. J'ai observé les gens qui venaient danser.

Avec la fin du jour s'est levée une brise chaude, onctueuse. Les feuilles de palmier du snack-bar oscillaient au-dessus des danseurs; le soleil, déjà bas, empourrait

leurs visages souriants. Des nuages s'amoncelaient vers l'ouest et se gonflaient dans la lumière fuligineuse.

L'ombre d'oiseaux de mer a palpité derrière la route et disparu au-delà des fourrés. Le soir est tombé tout d'un coup. J'ai enfilé mon maillot. L'eau était moelleuse, presque veloutée, remplie d'algues minuscules. En plongeant, j'ai eu la sensation de m'enfoncer dans un potage tiède, vaguement écœurant.

J'ai nagé jusqu'à un rocher couvert de coquillages, un crawl rapide et régulier. Je suis revenu à la brasse, la tête hors de l'eau. Les danseurs étaient nombreux maintenant, leurs corps ondulaient sous une ampoule nue qui vacillait dans l'air instable, suspendue à un fil électrique. Tania, Manoel et Rosenda étaient assis à une table, un peu à l'écart, les enfants sur les genoux. J'ai accéléré mes mouvements.

— On y va ? a dit Tania tandis que je me rhabillais. Il faut trouver une pension pour la nuit.

J'avais espéré quelque chose.

En cet instant même, j'ai compris qu'il n'y avait rien à espérer.